

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

M. le Chanoine Henri de Stockalper

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 269-278

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## † M. le Chanoine Henri de Stockalper

Si près de quatre mois se sont écoulés depuis la mort de M. le Chanoine de Stockalper sans entamer l'émotion que nous éprouvons à parler de lui, c'est que le cher défunt savait, par sa bonté, s'attirer les affections.

Né à St-Maurice le 9 septembre 1863, Henri de Stockalper appartenait à une illustre famille qui a enraciné son nom dans tout le vieux pays, des tours bulbeuses de son palais de Brigue au canal de la région de Vouvry.

M. le Chanoine Denis Imesch, de Sion, a retenu, dans l'article qu'il consacre aux Stockalper dans le « Dictionnaire historique et biographique de la Suisse », les noms de deux représentants isolés de ce nom, en 1366 et 1463, puis il établit la filiation essentielle de la famille de 1500 environ à nos jours. Sur les dix-huit personnages qui sont indiqués par M. Imesch, comme ayant joué un rôle public entre 1500 et 1800, six remplirent la charge importante de gouverneur de St-Maurice<sup>1</sup> : les trois derniers de ces gouverneurs sont les ancêtres directs de notre confrère. L'un, Gaspard-Jodoc, « le grand Stockalper », construisit en 1642<sup>2</sup> le château de Brigue ; mais St-Maurice aussi a gardé sa trace dans la pierre. La grande porte d'entrée du château des gouverneurs est surmontée en effet d'une pierre<sup>3</sup> qui

(1) Antoine en 1576, Jean en 1601 et 1602, Antoine (fils de l'Antoine précité) en 1615 et 1618, Gaspard-Jodoc en 1643, Petermann en 1685 et Gaspard-Eugène en 1785 et 1786 (*DHBS*). M. J.-B. Bertrand (*Petites Annales Valaisannes*, 1930, n° 3, pp. 3, 4, 18) donne quelques dates légèrement différentes : Jean en 1604, Antoine en 1617, Gaspard-Jodoc en 1645-46.

(2) *DHBS* : Brigue. — *P. Annales Val.*, l. c. p. 12 : entre 1640 et 1650.

(3) Solandieu : *Les Châteaux valaisans*, p. 118.

porte les Sept-Etoiles avec la date 1646, au-dessus des armes Stockalper<sup>1</sup> et Riedmatten accolées : c'est un souvenir local du Jacques Cœur valaisan, qui avait épousé en secondes noces une Riedmatten. Rappelons aussi que la ville de St-Maurice lui accorda gratuitement, en 1675, sa bourgeoisie<sup>2</sup>. Lorsqu'en 1685 son fils Pétermann, gouverneur de St-Maurice, mourut prématurément, il fut enseveli dans l'église abbatiale, où l'on a retrouvé sa dalle funéraire lors des importants travaux effectués en 1933<sup>3</sup>. Un siècle après Pétermann, Gaspard-Eugène vint encore gouverner St-Maurice au nom des Sept-Dizains ; l'un de ses fils, Eugène, devait un jour s'y fixer.

Les journaux ont rappelé les noms et les titres des aïeux de notre confrère. Il semble que leur histoire, pendant le second quart du XIX<sup>e</sup> siècle, est tout entière liée à celle du service de Naples. Eugène, dont nous venons de parler, fut gouverneur de la cité royale en 1848 ; son frère et six de ses fils servirent aussi les Rourbons-Naples : l'un des six frères, Adolphe, revenu dans sa patrie, resta une trentaine d'années juge de St-Maurice. Il devait donner deux fils à l'Eglise, l'un dans l'Ordre des Capucins, l'autre à l'Abbaye des Chanoines.

\*

Henri fréquenta le Collège abbatial dès l'âge de dix ans. A vingt il avait achevé ses études littéraires et entra au noviciat, le 12 novembre 1883. C'est le 15 novembre 1884 qu'il émit ses premiers vœux. Chanoine le 24 novembre 1887, le vénérable Mgr Bagnoud, alors dans sa 86<sup>e</sup> année, lui conféra les Ordres mineurs le dimanche de la Passion, 18 mars 1888, dans l'Oratoire du premier étage (on était en hiver, et l'église n'était pas chauffée !) ; le 5 août Henri

(1) Il n'y a là que les armes anciennes ; en 1653, l'empereur Ferdinand III, en conférant de nouveaux titres à Gaspard-Jodoc, augmentera ses armoiries de l'aigle impériale et de trois couronnes, allusion aux rois mages parmi lesquels se trouvait Gaspard, le patron du bénéficiaire ; l'ancienne maison familiale, dont Gaspard fit le palais bien connu, était aussi sous le vocable des trois rois : *Domus trium regum*, lit-on en guise d'ex-libris sur plusieurs volumes de la bibliothèque familiale (Bertrand, *op. cit.*, p. 11 et n. 33).

(2) Bertrand, *op. cit.*, p. 16. — On trouvera des renseignements sur les relations du célèbre personnage avec l'Abbaye de St-Maurice dans Bertrand, *op. cit.*, pp. 15, 24-26, 27, 34, 37.

(3) Elle se trouve dans la nef latérale du côté de l'Evangile, malheureusement cachée sous les bancs, non loin du mur extérieur, à la hauteur de la colonne la plus proche du chœur.

recevait le sous-diaconat : c'est la dernière ordination que le Recueil des Chanoines mentionne sous l'épiscopat du premier abbé-évêque de Bethléem-St-Maurice. Le 2 septembre, Mgr Bagnoud donnait encore la bénédiction abbatiale à Mgr Bourgeois, le jeune Prévôt du St-Bernard ; deux mois après, 2 novembre, en la Commémoration des Morts, le grand vieillard s'en allait vers Dieu.

Le veuvage de l'Eglise d'Agaune fut une épreuve pour Henri de Stockalper, qui dut attendre que le vide fût comblé. Il le fut, « autant qu'il pouvait l'être », dira le Chanoine Eugène Gross, par l'élection, le 4 décembre 1888, de Mgr Paccolat, qui fut sacré le 5 mai suivant par le futur Cardinal Mermillod. Aux Quatre-Temps de Pentecôte, le 8 juin 1889, Mgr Paccolat faisait sa première ordination : Henri de Stockalper montait au rang des diacres. Enfin, le 21 septembre de la même année, veille de St-Maurice et Quatre-Temps d'automne, Henri franchissait le dernier échelon : il était prêtre.

Son premier champ d'activité fut la « Grande Ecole de Bagnes », où il enseigna de 1889 à 1897. Revenu alors à l'Abbaye, il y reçoit la charge des tout petits, ceux qu'on appellera plus tard les « préparatistes »... parce qu'ils se... préparent seulement à commencer leurs études secondaires ! Le Recueil des Chanoines note, à cette époque, sous le nom de Mgr Paccolat, l'institution au Collège de l'Ecole professionnelle et le rétablissement au cours de Physique, double innovation qui dut animer les conversations à la rentrée de 1898.

\*

Mais M. de Stockalper ne se laissait pas enfermer dans sa classe : il aspirait au pastorat. C'est alors que, continuant l'œuvre de son prédécesseur, qui avait entrepris de rétablir le culte catholique dans les paroisses qui dépendaient de l'Abbaye avant la Réforme, Mgr Paccolat songea à le rétablir à Lavey.

C'est en 1505 que neuf témoins, ecclésiastiques ou laïcs, cités devant notaire dans une affaire de dîmes, expliquent que, primitivement, l'église abbatiale faisait fonction d'église paroissiale pour tout le territoire compris entre celui de Salvan et celui de Bex ; mais que, depuis, des succursales ont été créées pour la commodité des fidèles : deux de ces filiales sont indiquées par les témoins : l'une est St-Sigismond, l'autre Ste-Marie-sous-le-Bourg. Cette dernière église, un peu en contre-bas de la Grand'Rue, — d'où son nom, — était à l'entrée de St-Maurice pour les gens de Lavey, qui n'avaient alors, à leur disposition, que le haut pont de pierre devant le château. L'église suburbaine de Ste-Marie était devenue l'église paroissiale des Laveysans.

Quand la Réforme, rudement menée par Berne, eut détaché les habitants de la rive droite de leur vieille église, celle-ci continua, en dépit des révolutions survenues, de s'intituler « paroissiale de Lavey ». Mais privée de fidèles, elle redevint une simple chapelle de quartier, dont l'incendie de 1693, en consumant toute la ville, précipita la fin. On ne nomma plus de recteurs-curés...

Mais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le nombre des catholiques s'accrut à nouveau dans Lavey ; parmi les circonstances qui favorisèrent cette immigration, il faut nommer « l'établissement d'une garde de sûreté permanente à Savatan et à Dailly », comme s'exprime un document de 1898. Les négociations entre l'Ordinariat de St-Maurice et la Municipalité de Lavey-Morcles débutèrent en effet au printemps de cette année-là. Les autorités civiles se montrèrent d'une grande compréhension et firent preuve de bienveillance ; elles proposèrent même, à l'automne, contre une modique redevance qui serait affectée à l'entretien et aux soins de l'édifice, « l'usage du temple pour la célébration d'un culte catholique chaque dimanche », et ce « pour un an à titre d'essai ». Malgré le relief que l'usage du temple qui s'élève au-dessus de la petite bourgade comme une acropole rustique et sacrée, n'eût pas manqué de donner au culte catholique, l'Ordinaire redouta les difficultés pratiques d'une co-jouissance éventuelle du même édifice par les deux cultes protestant et catholique, et tout en appréciant la bonne volonté des autorités communales, il préféra négocier la location d'une salle située dans le village.

Le dimanche 4 février 1900, M. le Chanoine Henri de Stockalper y célébra la première messe, devant une trentaine de fidèles. Il leur annonça que Mgr Paccolat l'avait nommé curé de Lavey avec résidence à l'Abbaye, et que les offices seraient désormais célébrés tous les dimanches à Lavey. Cette restauration de l'ancien culte dans une localité si voisine de St-Maurice et, jadis, très unie à l'Abbaye par des liens spirituels et seigneuriaux, fut l'une des grandes joies de Mgr Paccolat : le Recueil des Chanoines ne manque pas de noter sous son nom cette date mémorable : « *Die 4 februarii, Dominica, 1900, Missa in Lavey* ». M. le Chanoine Bourban dressa procès-verbal de l'événement, et M. le Chanoine-Sacristain Meinrad de Werra, lui toujours si laconique, en fit mention dans sa Chronique.

L'on était encore, cependant, dans le provisoire : une salle louée ! M. le Chanoine de Stockalper entreprit les démarches légales pour la stabilisation de l'œuvre entreprise. Avec quatre de ses paroissiens, il institua un conseil de fabrique sous le nom de « Confrérie de la chapelle catholique-romaine de Lavey » et il fit inscrire cette société au Registre du Commerce. Le préambule des statuts définissait ainsi son but : « ... donner un caractère authentique, une organisation à l'œuvre entreprise de faire édifier une chapelle et une école catholique à Lavey ».

Le Rapport des « Missions intérieures de la Suisse » pour 1901, nous apprend que « l'église, commencée en avril, a pu être ouverte au culte le 1<sup>er</sup> septembre 1901, par la bénédiction solennelle donnée par Mgr Paccolat, Evêque de Bethléem, Abbé de St-Maurice ».

M. de Stockalper ne resta pas plus de quatre ans à la tête des catholiques de Lavey, mais son nom reste lié au leur : il fut le premier curé de la paroisse reconstituée.

\*

Vers la fin de 1903, M. le Chanoine Mettan, curé de Choëx, étant tombé gravement malade, M. de Stockalper devint administrateur de la jolie petite paroisse qui monte, dans les châtaigniers, des cascates de son Nant au sommet de Chandonne. M. Mettan mourut le 16 juin 1904. Plusieurs mutations dans le clergé paroissial opérées cette année-là, firent passer M. Maurice Fournier, de Vollèges à Choëx, M. Louis Revaz, de St-Sigismond à Vollèges, et M. Henri de Stockalper, de Choëx à St-Sigismond<sup>1</sup>. Le Recueil des Chanoines, en faisant suivre la mention des huit mois passés à l'administration de Choëx, des mots « — *et tandem deputatus 1904 ad parochiam SS. Sigismundi et Soc. Agauni* », a bien l'air de considérer la cure de St-Sigismond comme un sommet, non seulement sur le terrain géologique — un respectable professeur ne disait-il pas naguère que St-Sigismond est construit sur la petite colline centrale que l'Agaune romaine devait regarder comme son acropole, et où, d'après plusieurs auteurs, devait s'élever un temple antique..., — mais surtout comme un sommet dans la hiérarchie des honneurs ! Plusieurs prélats n'ont-ils pas exercé dans cette cure les fonctions pastorales, avant de ceindre la mitre ? ... *Et tandem deputatus ad parochiam SS. Sigismundi et Sociorum Agauni !*

M. de Stockalper devait rester là la plus grande partie de sa vie : lorsque la nécessité du repos le fit se retirer, en 1924, il ne manquait que quelques semaines pour parfaire le chiffre de 20 années de pastorat. Ce que furent ces vingt ans, il ne nous est pas facile de le dire. « Quand il s'agit des travaux apostoliques d'un prêtre, de son activité d'âme à âme, écrivait il y a quelques jours le Vicaire général de Genève à propos d'un de ses prêtres, il est difficile d'en parler avec compétence. De ce travail en profondeur, Dieu seul est témoin. Et c'est à lui seul qu'il appartient de le mesurer et de le récompenser. Quant aux œuvres extérieures, il est plus facile de les apprécier. »

(1) Si l'on observe les boiseries du chœur de St-Sigismond, on y remarque les armoiries des Stockalper : souvenir sans doute de la coopération de cette famille à l'aménagement de cette église.

De l'ancien curé de St-Sigismond plusieurs images nous restent gravées dans l'esprit : quand, encore enfant, on avait rencontré sa haute stature dans les ruelles de la petite cité, on ne l'oubliait plus.

M. le curé vivait comme vivaient ses confrères, d'une vie assez monotone mais non sans mérite. Prier, célébrer la Sainte Messe et tous les autres offices paroissiaux, enseigner le catéchisme, rappeler chaque dimanche le dépôt sacré des vérités, visiter les malades, conférer les sacrements, baptiser les nouveau-nés, confesser, communier les fidèles, assister les moribonds, se faire le guide de chacun et de tous sur les droits chemins qui montent au paradis, telle est la tâche de tout pasteur. Mais que cela suppose de sacrifices, de générosité, de fidélité ! M. de Stockalper a laissé à tous le souvenir d'une grande bonté. Il soutenait, encourageait, guidait ; il discernait parmi ses enfants de chœur ceux qu'il croyait marqués d'une vocation, et il se faisait une joie de les voir grandir, persévérer, monter à leur tour aux autels. Faite de ces riens, au dire des hommes, mais qui ne sont pas des riens au regard de Dieu, la vie s'écoulait, paisible et féconde : rien de saillant dans la vie d'un curé d'avant-guerre chez nous !

Mais quand vint la guerre, et que les efforts associés du Saint-Siège et du Conseil fédéral suisse eurent obtenu des puissances belligérantes l'échange des grands blessés, l'internement en Suisse des prisonniers malades, le rapatriement des populations arrachées à leurs foyers par l'invasion, le bon curé de la ville de St-Maurice eut une tâche nouvelle, car c'est par cette voie que passaient régulièrement bon nombre de ces trains marqués de la Croix-Rouge. Je vois encore M. de Stockalper, sur le quai de la gare, allant porter un peu de réconfort à tant de malheureux. Sa taille extraordinaire les étonnait d'abord, et puis sa soutane les réjouissait. Beaucoup d'évacués français, arrivant d'Allemagne et voyant une soutane se croyaient rentrés en France : « Un prêtre de France ! », disaient-ils, en se le montrant les uns aux autres. C'est ainsi que la soutane du bon curé, si elle provoquait quelque erreur matérielle, était du moins porteuse de joie et prometteuse d'espoir : la France, leur pays, était proche...

Une récompense bien méritée vint encourager le zèle du pasteur, en 1919. Le nouvel Evêque de Sion, Mgr Victor Bieler, nomma M. le curé de St-Sigismond doyen du diocèse de Monthey, « le plus beau de tous les diocèses du diocèse, dira un jour son successeur, en tous cas le plus vaste, puisqu'il s'étend sur deux Cantons, trois Districts, qu'il touche Berne et la France, qu'il voisine avec quatre Diocèses : Annecy, Lausanne, Bâle et St-Maurice ! » Cette nomination fut, pour M. de Stockalper, une vraie joie ; il en eut, pour Mgr de Sion, une grande reconnaissance, et il se plaisait à rappeler que, sauf erreur, depuis le curé

Bérody (qui devint ensuite, sous la bure franciscaine, le célèbre Père Sigismond), la cure de St-Sigismond n'avait point fourni de doyen.

\*

La multiplication des lieux de culte pour faciliter aux fidèles éloignés la pratique religieuse, la fréquentation régulière des offices, fut l'une des préoccupations constantes de M. de Stockalper. Il avait d'abord besogné en ce sens, à Lavey ; à la fin de son pastorat à St-Maurice, il devait travailler encore dans le même sens, à l'autre extrémité de son domaine, à Epinassey. Le Pape Pie XI venait de proclamer Thérèse de Lisieux « Bienheureuse » ; notre chanoine résolut de lui dédier la chapelle qu'il allait construire à l'entrée de ce village que des chartes anciennes, voire des bulles, nomment *Spinacetum*, c'est-à-dire « lieu couvert d'épines ». « Beaucoup de personnes, disait Saint François de Sales, gémissent parce que les roses ont des épines ; je pense qu'il vaudrait mieux se réjouir de ce que les épines mêmes portent des roses ! » Pour que « le lieu des épines » devînt un champ de roses, M. de Stockalper ne pouvait s'adresser mieux qu'à celle qui a promis d'en faire pleuvoir du ciel.

L'un des confrères de M. de Stockalper, M. Eugène Gross, était en relations épistolaires suivies avec les propres sœurs de la Bienheureuse dont il était un fervent. C'est à lui que s'adressa notre curé, pour en obtenir un petit manifeste de propagande. M. Gross y rappela que M. Martin, le père de la Bienheureuse Thérèse, vint autrefois frapper à la porte du Grand-St-Bernard, qu'il passa donc dans ce Val d'Againe où s'érigera bientôt la chapelle rêvée ; que Thérèse elle-même, lors de son pèlerinage de Rome, traversa la Suisse, que ses yeux se promenèrent sur notre beau pays. Les saints eux-mêmes subissent les effets de la mode : la mode est un temps pour les uns et un temps pour les autres : la sainte de Lisieux a connu une immense vogue. Les vocables des sanctuaires se ressentent, se sont toujours ressentis de ces courants de faveur. Mais la chapelle d'Epinassey peut se flatter d'être le premier sanctuaire construit sous le vocable de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus.

On peut discuter de la valeur artistique des édifices construits par M. de Stockalper : lui-même, en tous cas, en était séduit. Il aimait à faire connaître sa chère chapelle. Un jour, il y entraîna, en hâte, un ami qui ne disposait que d'un temps limité. Au retour, ce visiteur me dit : « Quel dommage de n'avoir pas mis là, au flanc de ce Bois-Noir romantique et sauvage, une chapelle qui fût vraiment belle, qui fût vraiment de la lignée de ces chapelles comme on les trouve en nombre en Valais, au porche accueillant, au toit bas, et d'autant plus intime, d'une grâce baroque alliée à la plus charmante simplicité rustique ! Mais

ce serait un péché de dire ces choses à M. de Stockalper : tout lui paraît beau, tant il aime son église. » Il l'aime comme Montaigne aimait La Boétie, « parce que c'est elle ». La dévotion de notre excellent prêtre pour la sainte de Lisieux, était capable de transfigurer les pierres.

Lorsque M. de Stockalper quitta la cure de St-Sigismond, il conserva l'administration de la chapelle de Ste-Thérèse : c'était son œuvre. Lorsque l'âge, la santé, ne lui permirent plus de s'y rendre personnellement chaque semaine, il demanda un aide. Mais quand, en janvier 1932, les Supérieurs de M. de Stockalper, ayant résolu de réunir l'administration de cette chapelle à la cure de St-Sigismond, lui demandèrent de « passer » l'œuvre, ce lui fut un coup dur. J'étais alors cet aide qu'il avait désiré, et M. de Stockalper me montrait une grande bienveillance, sans doute parce que je desservais sa chapelle ; je restai desservant plusieurs mois encore, mais je relevais désormais d'une autre autorité : je sentis bien qu'il y avait eu, pour le bon chanoine, une grosse peine à se séparer de son cher sanctuaire...

Depuis 1924 M. de Stockalper était recteur du vieil hospice St-Jacques. Il en a été le dernier recteur jusqu'à présent, et probablement même le restera-t-il, car il en est des institutions comme des hommes : elles passent.

\*

Partout où il fut appelé, a-t-on justement écrit, M. de Stockalper laissa le souvenir d'un « prêtre méritant, conscient de ses responsabilités, humble et pieux. Sa bonté s'étendait à tous, et jamais on ne faisait appel en vain à sa générosité, à ses conseils judicieux, à son amitié fidèle ». La bonté ! telle fut bien sa caractéristique essentielle. Faire le bien autour de soi, être père et ami, soulager avec tact les infortunes, tels étaient les soucis de son grand cœur.

Sa joie avait conservé quelque chose de la fraîcheur de l'enfant. Il aimait les fêtes religieuses, en lesquelles il trouvait un réconfort spirituel et un délassement sain. C'est le Père Matteo Crawley qui recommande quelque part aux mamans de ne pas oublier le gâteau les jours de fête religieuse ! Nous avons besoin de moments de détente : le gâteau du Père Matteo est à la fois réalité et symbole.

D'une délicatesse parfaite de sentiment et de ton, le regretté défunt était d'un commerce agréable. Il ne manquait jamais, quand il le pouvait, de venir à l'Abbaye aux fêtes de ses confrères ; et sa présence, à de tels jours, était devenue si nécessaire, que son absence, si elle se produisait, surprenait et inquiétait. Ame droite et simple, formé

à une parfaite éducation, il était plein d'attentions pour ses amis. Il n'admettait rien de vulgaire, rien de trivial. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'aimait pas badiner. Se trouvant à Genève, chez des amis, il plaisantait lui-même sa taille de géant. Un jour qu'il demandait une permission à son Supérieur, celui-ci lui répondit : « Oui, mon enfant ». « Il ne pouvait pas dire, ajoutait notre confrère, oui, mon petit ! » Un autre jour, comme on lui demandait si, en voyage, il trouvait toujours un lit à ses dimensions : « Ce n'est pas nécessaire, disait-il ; j'ai mon truc : je me dévisse ! » C'était un moyen de ne pas déranger ses hôtes. On l'appelait le « grand Stockalper », jouant sur le surnom de son illustre aïeul ; on l'appelait même — il le savait, et ne s'en fâchait point — le « petit clocher ». Quand on a près de deux mètres de hauteur, on voit les choses de haut, et il acceptait toutes les taquineries aimables de son entourage. Mais il savait aussi répondre ! A un plaisantin qui, en France, l'arrêtait un jour en lui disant : « Sont-ils tous comme vous dans votre pays ? », il répliqua : « C'est moi le plus petit ! » L'autre n'insista pas.

M. de Stockalper prêchait volontiers. Non seulement le Valais l'entendit maintes fois, mais les autres cantons romands l'appelèrent plusieurs fois. A la veille de sa mort, il énumérait les paroisses où il annonça la parole de Dieu ; il les nommait dans l'ordre géographique, avec une grande précision, devant plusieurs personnes qu'un tel effort de mémoire surprenait : on compta plus de soixante-dix églises ! L'une de ses meilleures allocutions fut sans doute celle qu'il prononça, en présence de plusieurs évêques et de milliers de fidèles, au pied des rochers de la Vierge du Scex, le 24 septembre 1922<sup>1</sup> : ce jour-là, le Valais tout entier, avec ses Prélats et ses Autorités civiles, se consacrait à Marie après avoir rempli son vœu envers nos Martyrs. Ce jour-là, le curé de St-Sigismond portait son camaïl de doyen. Ce qui faisait la force des sermons de M. de Stockalper, ce n'était pas la voix, ni le style, ni l'appareil documentaire, mais l'accent de conviction. On le sentait vibrant lui-même à l'unisson de ce qu'il disait, et cet accent de conviction remuait davantage que des artifices d'orateurs.

D'une piété profonde, mais sans étalage, il se confiait pleinement à la Providence, et cette confiance faisait sa sécurité et son calme. Mais il manquerait quelque chose d'essentiel à cette esquisse, si nous ne rappelions pas son immense amour de la Vierge Marie. Depuis 1919, il était membre du Comité des pèlerinages romands à Lourdes. Les années avaient beau passer, il ne se lassait pas de retourner vers la Grotte de Massabielle. « Je désire y aller autant de fois que Marie s'y est montrée à Bernadette »,

(1) Et non pas en 1923, comme une erreur nous l'a fait dire dans le dernier fascicule des « Echos ».

nous disait-il un jour. Désir peut-être trop humain encore : la Vierge voulut le détacher même de cet excès de désir. Dix-sept fois notre confrère s'est trouvé aux pieds de la Vierge blanche ceinturée d'azur ; il ne lui a manqué qu'une fois, pour que le nombre de ses pèlerinages égalât celui des Apparitions. Bernadette aussi fut éprouvée de la sorte : Marie ne se montra point un jour que sa voyante était là...

Einsiedeln n'était pas oublié : M. de Stockalper y accompagna aussi plusieurs pèlerinages. « Lourdes et Einsiedeln, a-t-on écrit, étaient ses lieux de prédilection qu'il aimait revoir : il y règne une atmosphère de piété si ardente et confiante envers la Mère du Sauveur !... Ah ! la Vierge, comme il la chérissait ! Quelle douceur il y avait en lui lorsqu'il en parlait ! »

\*

En 1934, comme s'il pressentait qu'il ne devait plus rester longtemps sur cette terre, M. de Stockalper tint à monter aux Giettes. Il espérait que l'air de la montagne lui ferait du bien. Il vécut ainsi quelques semaines dans le nouveau chalet des chanoines.

Mais un mal insidieux ne tarda pas à le frapper. Atteint vers la fin de 1934, notre confrère résista plusieurs mois, passant tour à tour par des périodes d'inquiétude et d'espoir. Au printemps dernier, son état ne lui permit pas d'accomplir son dix-huitième pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes : ce lui fut un gros sacrifice. Mais ses amis ne l'oubliaient pas : là-bas, en terre mariale, le Comité des pèlerinages, auquel voulut bien s'associer Mgr Besson, eut la grande bonté de lui envoyer un message qui le réjouit fort. Dans sa vieille maison branlante de St-Jacques, il eut la joie de recevoir ses amis, ses confrères, ses parents : Mgr Besson, Mgr Mariétan, Mgr Burquier vinrent l'y visiter. Le 15 juillet, fête de Saint Henri, son patron, M. de Stockalper semblait aller mieux : il reçut des confrères, dîna avec eux. Les Sœurs de l'hôpital craignaient cependant pour leur aumônier : elles insistèrent pour qu'on lui donnât les derniers Sacrements. On les lui donna donc, plus pour calmer leurs appréhensions que par conviction, car il semblait que le malade se remettait peu à peu. Huit jours plus tard, le 22 juillet, le bon M. de Stockalper s'éteignait dans une admirable résignation, laissant dans la peine un frère et une sœur très affectionnés, le R. P. Augustin de Stockalper et Mlle Elisa de Stockalper, à qui nous renouvelons l'hommage de notre respectueuse sympathie.

L. D. L.